

N°6
Novembre
2003

bimestriel gratuit diffusé
sur Internet
www.acer-mjo.org

Le Chameau et le Chas

Journal de la Jeunesse Orthodoxe



ACER-MJO

Edito

Il y a presque un an, nous démarions ce journal anxieux de voir comment il serait accueilli. Un an plus tard, nous n'en savons finalement pas beaucoup plus. Pas de chiffres de diffusion, pas de délimitation géographique précise ni des rédacteurs ni des lecteurs (Jusqu'en Grèce, Russie, Pays-Bas et Roumanie, paraît-il !). Pas beaucoup d'informations non plus sur les personnes qui lisent ce journal pour jeune sans limite d'âge. Pas de comité de rédaction, encore moins de rédacteurs en chef qui donneraient des lignes directrices. Rien de tout cela. Seulement, tous les deux mois ou presque, un ensemble de personnes qui, sans être des docteurs de la foi, essaient de soulever des questions, de partager un peu de

lumière ou d'écrire sur des sujets plus légers. Ils sont seuls face à leur clavier, offrant l'une des denrées les plus précieuses qui soit - leur temps - totalement gratuitement. Ils ne savent pas même si une, dix ou mille personnes liront le fruit de leur effort, ni comment il sera apprécié. On échappe à toute mesure de performance chère à notre époque, et c'est tant mieux.

**“L’humilité ne chute jamais
car elle est en dessous de
toute chose”**

(Saint Païssy Velichkovski)

Si ce petit miracle bimestriel est possible c'est grâce à l'effort immense des personnes dont les noms sont écrits dans le cadre en bas des dernières pages de ces premiers numéros, et au nom de tous nos lecteurs nous les remercions infiniment.

Lucile Chveder et Basile Arkhipoff



Sommaire

Edito	1
la fête de l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu, <i>Daniel Lossky</i>	2
Téléphones portables: avons-nous pensé à tous les effets secondaires?, <i>Basile Arkhipoff</i>	4
La liberté : fardeau ou cadeau ?, <i>Lucile Chveder</i>	5
Quelle actualité pour les textes liturgiques ?, <i>Olga Lossky</i>	8
La nouvelle quête de Dieu, <i>Clémentine Lacaille</i>	10
Tâches spirituelles de l'émigration russe, <i>Julia Plotnikova</i>	12
La conversion d'André Bloom - Redécouvrir le sens de l'expression " être chrétien " ..	
2 textes de Mgr Antoine de Souroge	15
1923 PCHEROV - L'actualité du congrès fondateur de l'ACER, <i>Daniel Cabagnols</i>	17
Mosaïque de l'aigle au serpent, <i>Feuilleton, Olga Lossky</i>	21
Crédits	28

ACER-MJO, Mouvement de Jeunesse Orthodoxe, 91 rue Olivier de Serres, 75015 Paris. Tel : 01-42-50-53-66 entre 15h00 et 19h00. secretariat@acer-mjo.org. Pour être informé sur nos activités consultez notre site web www.acer-mjo.org mis à jour tous les 15 jours. Copie et diffusion des articles autorisée en mentionnant la source (merci de nous prévenir avant tout de même). N'hésitez pas à imprimer et diffuser ce journal dans vos paroisses.

La voie de la sanctification ? Entrez dans le Temple, et tout droit !

Le 21 novembre (4 décembre, ancien style), nous célébrons la fête de l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu ; c'est à cette fête qu'est dédiée la paroisse de notre mouvement. Quelle importance a donc pour nous l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu ? Les fondateurs de l'ACER-MJO avaient compris qu'en choisissant de se confier à Dieu, la Mère de Dieu est le premier être humain à avoir fait de sa vie une Église où le Dieu inaccessible vient se rendre accessible à tous les hommes.

Cette fête se rapporte à un évènement de l'enfance de la Vierge lorsque, âgée de trois ans, elle fut conduite au Temple de Jérusalem par ses parents Joachim et Anne. Là, elle passa sa jeunesse dans la prière et dans l'attente du Messie.

Étant donné qu'il n'y a aucune allusion à cet épisode dans la Bible se pose le problème de savoir si l'Entrée au Temple a réellement été un évènement historique et si vraiment la Vierge a été élevée dans l'entourage du Temple. Cependant, une chose est sûre : très tôt dans sa vie, la Mère de Dieu a choisi de faire une confiance totale à Dieu, sans revenir sur sa décision elle Lui a consacré son être tout entier - âme et corps - cela lui a permis d'abriter Dieu en elle et de devenir le véritable Temple.

Par cette fête, nous voyons donc que la Mère de Dieu a su mettre sa vie en conformité avec ce que Dieu a voulu pour elle et, par là, elle est devenue le modèle de tout être humain qui désire s'épanouir en Dieu.

Avant même sa naissance, en effet, Marie était vouée à Dieu : Joachim et Anne étant devenus vieux n'avaient toujours pas d'enfant. Ayant reçu de Dieu la grâce d'en avoir un, ils décidèrent de le consacrer à Dieu. Cet usage se retrouve à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament lorsqu'un couple obtient un enfant dans des circonstances où l'intervention de Dieu est manifeste. (Samson, cf. Juges 13 ; Samuel, cf. Samuel 1 ; Saint Jean Baptiste, cf. Luc 1)

Marie choisit ensuite de suivre la décision de ses parents la concernant et volontairement se donne tout entière à Dieu. Ainsi a-t-elle pu accepter la proposition de l'Archange Gabriel venu lui annoncer sa maternité divine, qui permit la venue de Dieu sur terre et rendit possible le salut de l'humanité.

L'Entrée au Temple représente la première étape dans ce cheminement de la Vierge vers Dieu, celle de son engagement à accepter ce que Dieu a voulu pour elle. Cet engagement est aussi celui que prend chaque chrétien au moment du baptême ; la Mère de Dieu inaugure donc la voie du salut et invite tous les hommes à sa suite. Comme elle, nous pouvons choisir d'accepter le plan de Dieu à notre égard. Dieu, en effet, aime chaque homme d'un amour unique, Il sait donc ce qui est bon pour chacun et puisque Il est la Source de Vie - hors de Lui il n'existe pas de bonheur - Il propose à chaque homme un moyen d'aller vers Lui. Mais nous sommes libres d'accepter ou non ce qu'Il nous propose. Tout en respectant toujours notre liberté, Dieu nous suggère des moyens de nous rapprocher de Lui et, lorsque nous les acceptons, nous donne la force de les réaliser, Cet amour est si grand que même si nous passons notre vie à nous éloigner de Lui, Il trouve toujours une solution pour nous tirer de notre malheur. Chacun d'entre nous peut alors collaborer avec Dieu pour le salut de l'humanité : c'est ce que l'on appelle la Synergie.

La Mère de Dieu est celle qui la première a réalisé pleinement cette synergie : sa collabora-

tion avec Dieu a été si grande qu'elle a bénéficié dès ici-bas du mode de vie du Royaume des Cieux, prouvant par son engagement total qu'il est possible de vivre de la vie de Dieu tout en étant sur cette terre. Cette fête invite donc tous les Chrétiens à suivre la Mère de Dieu dans le Temple pour qu'eux aussi se donnent tout entiers à Dieu et Lui " [confient] [leur] vie toute entière et [leur] espoir " (comme on dit à la liturgie dans la prière avant le Notre Père).

Les fondateurs de notre Mouvement ont été animés par cette certitude qu'il existe un lien entre notre vie ecclésiale et la possibilité de devenir acteurs du salut de l'humanité dans notre vie de tous les jours

Par son Entrée au Temple, la Mère de Dieu a donc posé les bases de la sanctification de sa propre vie et cette sanctification est intimement liée à la déification de toute la nature humaine. Car en Dieu, en effet, il n'existe pas de salut individuel. La Vierge Marie est ainsi la personne en qui ont pu se rencontrer Dieu et l'humanité, rencontre qui fait d'elle un véritable Temple. (ce n'est d'ailleurs pas par hasard si l'on célèbre le même jour - le 9 décembre - la Conception de la Mère de Dieu par Joachim et Anne et la Dédicace de l'église de la Résurrection à Jérusalem).

Cette fête est le " prélude de la bienveillance de Dieu " envers chaque homme. Les Croyants peuvent donc marcher à la suite de la Vierge sur cette voie de la sanctification, et ils ont pour guide dans ce chemin la participation aux offices et aux sacrements de l'Église. Cela se récapitule dans la Communion eucharistique et la vie de prière qui en découle : en mangeant le Corps et le Sang du Christ et en respirant Son Nom, nous pouvons offrir chacun des instants de notre vie à Dieu pour qu'Il en fasse l'instrument du salut du monde. Ainsi, non seulement nous faisons entrer l'Église dans notre vie, mais nous devenons nous-même Église, c'est à dire lieu de la rencontre du Ciel et de la terre. La réalité de l'Incarnation du Christ dans le sein de la Vierge, peut donc se renouveler dans la vie de chaque fidèle, la Vérité éternelle et inaccessible du Royaume des Cieux se laisse alors contenir dans l'espace de notre corps et de notre vie.

Les fondateurs de notre Mouvement ont été animés par cette certitude qu'il existe un lien entre notre vie ecclésiale et la possibilité de devenir acteurs du salut de l'humanité dans notre vie de tous les jours, témoignant ainsi à nos entourages de l'actualité de la Venue de Dieu auprès des hommes. Ce lien est manifeste dans la Divine Liturgie : de la matière est consacrée en Corps et Sang du Christ pour nous permettre ensuite de faire des éléments terrestres de notre vie des moyens de sanctifier toute l'humanité. Cette conscience que la vie ecclésiale est là pour nous aider à rendre vivant pour tous de l'amour de Dieu a été appelé " l'ecclésialisation de la vie ".

En ce sens, il est tout à fait naturel que les membres de notre Mouvement fassent de l'Entrée au Temple de la Mère de Dieu la fête de leur paroisse puisque cette fête témoigne qu'en choisissant de se confier à Dieu, la Mère de Dieu est le premier être humain à avoir fait de sa vie une Église où le Dieu inaccessible vient se rendre accessible à tous les hommes.

Daniel Lossky

Téléphones portables: avons-nous pensé à tous les effets secondaires ?

Les compagnies de téléphones mobiles offrent des services de plus en plus excitants à de plus en plus de gens. Elles nous incitent à consommer de plus en plus sans se poser de questions. Peut-être justement il serait bien de se poser pour réfléchir un peu à cette question...

Des statistiques récentes montrent que le nombre d'abonnés au téléphone mobile est passé de zéro il y a seulement quelques années à 39 millions en France. Cet accroissement rapide du nombre de clients a permis aux entreprises concernées de grandir et faire rentrer de l'argent. Mais cette stratégie touche à sa fin car la population de la France n'est pas infinie. Il va donc leur falloir trouver un autre moyen de faire du profit. Rappelons ici que ce secteur concerne environ 200 000 emplois en France, et que le fait qu'une entreprise doive faire de l'argent pour survivre est une évidence que je ne cherche pas à remettre en cause.

Cette nouvelle stratégie est basée sur le développement de nouveaux services lucratifs (photo messaging, vidéophone, Internet sur le téléphone, console de jeux,...) et de les rendre aussi indispensables que le sont devenus les téléphones portables. Il s'agit de créer de nouveaux besoins qui deviendront dépendance. On peut sourire en lisant cela en 2003, on aurait sourit de même il y a moins de 10 ans si on nous avait prédit combien nos portables s'avèrent utiles aujourd'hui.

Malgré tous les effets bénéfiques, que ce soit pour l'emploi ou pour nous utilisateurs, il y a quelques effets secondaires.

A un niveau personnel, nous risquons de nous retrouver prisonniers de ces besoins fraîchement créés pour nous. Nous allons y consacrer beaucoup de temps, d'énergie d'argent. Mais qu'advient-il des autres besoins qui n'ont pas de panneaux 4x3 ni effet de mode pour nous inciter à y dévouer le temps et l'énergie qu'on va mettre quotidiennement à écrire un e-mail sur un téléphone portable vidéo car on a toutes les bonnes raisons de le faire? Par exemple les activités qui nous aident à élever notre niveau spirituel, qui nous aident à nous libérer (réellement). L'Eglise au fil des siècles accumulé une expérience dont nous avons tous besoin. Les prières quotidiennes, la prière de Jésus, la lecture des Ecritures, ne requiert pas plus de temps ou ressources que ne le feront ces nouveaux services pour lesquels on trouvera le temps immédiatement. Le Christ dit à la Samaritaine *"Quiconque boit de cette eau aura soif à nouveau mais qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif"* (Jean 4:13)

Ne refusons pas en bloc ces nouveaux services lorsqu'ils seront largement disponibles. Et la téléphonie mobile n'est ici qu'un exemple. Devant le déferlement de nouveaux "besoins", c'est peut-être l'occasion de s'arrêter pour se demander: "De quoi nos vies ont-elles vraiment besoin?"



Basile Arkhipoff

La liberté : fardeau ou cadeau ? Réponse d'Aldous, Frédéric et Fédor¹

Pour ce numéro, pas de critique littéraire mais une envie de voir la littérature comme un diamant à multiples facettes, dans l'éclat duquel on trouve des réponses haut en couleurs aux questions de la vie. Ainsi, au hasard de lectures, ai-je relevé les extraits de ces trois auteurs convergeant vers la même interrogation. La liberté, le libre arbitre, le choix, sont-ils un trésor que l'homme estime à sa juste valeur et chérit, ou un poids qu'il subit ?

Pour Calamy, personnage de jeune homme mondain repenti et revenu des plaisirs frivoles des salons dans le roman d'Aldous Huxley, Marina di Veza, il semblerait que l'homme ne sache pas exercer sa liberté. Bien qu'ayant l'intuition de ce qui est bon pour lui, ses actes lui échappent, et il souffre au quotidien de cette contradiction :

" Je ne puis me dissocier de ce que je fais. Je voudrais pouvoir. On fait un nombre diabolique de choses stupides qu'on ne désire pas faire. [...] Au lieu de faire ce que l'on veut, ce qui ferait plaisir, on s'en va à la dérive, à travers la vie, en faisant exactement le contraire, la plupart du temps, faisant ce qu'on ne désire pas faire, suivant de folles suggestions qui nous mènent, pleinement conscients, vers toutes sortes d'embarras, de misères, d'ennuis et de remords. Parfois, continua Calamy, je regrette le temps que j'ai passé à l'armée, pendant la guerre. Là, en tous cas, il n'était pas question de faire ce qu'on voulait ; il n'y avait ni liberté ni choix. On faisait ce qui était ordonné, voilà tout. Maintenant je suis libre de faire ce que je veux - et je fais constamment ce que je ne veux pas.

- Mais savez-vous exactement ce que vous aimez ? " demanda M. Cardan. " Pas exactement ", dit-il. "

Ah... Savoir ce qu'on veut... C'est bien là le problème. Ce serait tellement simple d'avoir conscience de ce qui est bon pour nous et de désirer le mettre en œuvre dans nos actes !

Et pourtant, pour peu que l'on soit attentif et que

l'on ait réellement envie de savoir ce qui est bon pour nous, on se rend compte que Dieu ne cesse de nous indiquer les voies à emprunter. Jamais Il ne nous force la main, Il ne fait que nous suggérer telle ou telle direction. Ça nous picote dans un coin de la conscience, on ressent une légère oppression quelque part dès lors que l'on n'agit pas conformément à ce qui nous correspond authentiquement ; et cela, c'est un signe de Sa part. Tout le monde fait cette expérience. Pourtant, nous sommes très habiles dans l'art de passer outre et d'enfouir ces sensations gênantes un peu plus profond en nous. Jusqu'au jour où... Jusqu'au moment où une nécessité intérieure nous montre qu'il devient vital de les écouter, contrairement à ce que laisse présager Calamy dans la suite de son discours :

" Et ce qu'il y a de plus déprimant, continua Calamy, sans souci de l'interruption, c'est de sentir que l'on continuera ainsi jusqu'au bout, en dépit de tous les efforts. Parfois, je souhaiterais n'être pas extérieurement libre. Alors, je pourrais maudire une chose autre que moi-même qui me mettrait des bâtons dans les roues. Oui c'est vrai, parfois je voudrais être terrassier. "

Qui eût cru que les paroles de Calamy trouverait un jour un écho dans la bouche du narrateur de La Rate au court-bouillon, alias San Antonio ?

" Pas de choix, donc pas d'initiative à prendre. La



¹: Respectivement : Huxley, Dard (dit San Antonio) et Dostoïevski

forme suprême de la liberté, c'est l'abolition de la liberté. Toute sa vie il est tenté par ça, monsieur l'homme !

Il aspire plus ou moins ouvertement à n'avoir plus que la possibilité de dire oui. Finis les soucis, les crises de conscience, les alternatives, les dilemmes, les discussions contradictoires. Finie sa fatigue d'assumer sa dignité d'homme. La liberté, je vous dis. La toute dernière. Souveraine, puisqu'elle est vassale. [Je poursuis le passage juste pour le plaisir de vous offrir du pur San Antonio] Je vous em... peut-être ? En ce moment, je tartine pas pour les truffes, mais pour les petits gars qui savent ce que je cause, qui me pigent, qui m'acceptent tel que je suis, avec mon délire et ma volonté de vérité (pas seulement les quatre vérités, mais la Vraie, toute seule, à poil, ruisselante de la flotte de son puits). "

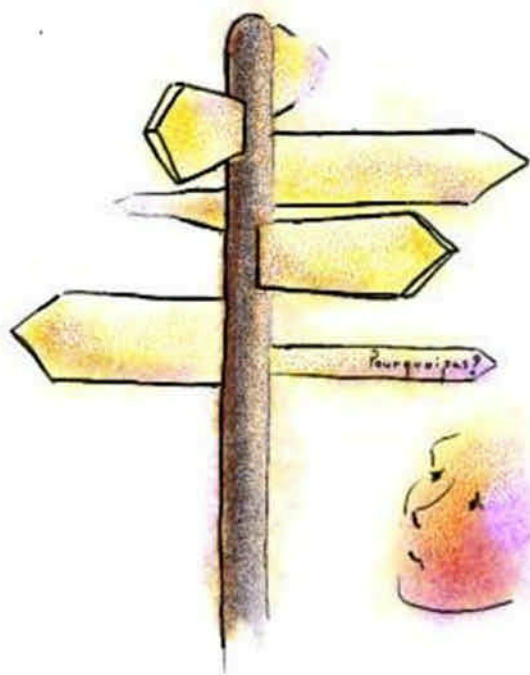
Il la recherchait à sa façon la vérité, Frédéric Dard, philosophe entre les lignes. Et il pointe bien, avec ses mots à lui, la lâcheté de l'homme qui préférerait être esclave pour en finir avec cette épreuve terrible du choix, avec la responsabilité de ses actes qui le fatigue. Oui, paradoxalement, l'homme est libre de renoncer à sa liberté. Y renoncer serait pourtant renoncer à sa " dignité d'homme ", si on lit bien.

Ce que nous oublions souvent, c'est que dans cette expérience réside la plus belle preuve de l'amour de Dieu pour nous. Imaginez une seconde. Laisser son enfant faire ses armes, le voir tomber, l'avertir mais ne pas l'empêcher d'aller dans la mauvaise direction par respect de sa volonté, voilà qui doit être bien difficile pour des parents. Ils pourraient, en se prévalant de leur expérience, contraindre leurs enfants au bonheur, les enfermer dans des pièces capitonnées, les préserver de toute souffrance. N'entendons-nous pas souvent cette réflexion de la part de notre entourage athée : " si Dieu avait vraiment voulu le bonheur de l'homme, Il n'avait qu'à le laisser dans le paradis ! "

Lui offrir la possibilité de faire librement ce qui est bon et bien, voilà qui pose l'enfant en être

autonome et lui confère sa dignité d'être. Dieu, notre Père, n'agit pas autrement avec nous. Le don de la liberté, c'est la plus grande reconnaissance qu'Il nous offre, à nous Ses enfants.

A y regarder de plus près, les grands systèmes totalitaires du XXème siècle tendent à réaliser ce vœu cher à l'homme : l'abdication de son libre-arbitre au nom d'une Cause, d'une Idée suprême. Ne plus penser, exécuter des directives. C'est pourquoi, dans le cas du communisme comme du nazisme, l'embrigadement passait par une administration aussi lourde, un tel cloisonnement des tâches, une délégation aussi poussée à l'extrême. On se souvient de cet argument qu'Eichmann ressassait comme une litanie lors de son procès en Israël, en 1961 : " je ne faisais qu'exécuter les ordres ". Il ne faisait qu'obéir, il ne faisait qu'honorer son devoir professionnel. La responsabilité incombait à ses supérieurs, il n'était qu'un chaînon... il n'agissait pas librement, en somme. Et pourtant, Eichmann n'est pas allé au bout de son raisonnement, puisque c'est bien librement qu'il obéissait aux ordres...



Cette utopie négative de l'homme délivré de sa liberté se retrouve dans Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski. Le personnage d'Ivan narre à son entourage une légende de son cru, celle du Grand Inquisiteur. Il y imagine le face à face entre le Christ, revenu visiter Son peuple en Espagne, au XVIème siècle, et le Cardinal Grand Inquisiteur, chargé de la

répression des hérésies. Dans le cachot du Christ qu'il a fait arrêter, le Grand Inquisiteur l'interpelle, lui reprochant cette liberté divine trop difficile à vivre pour l'homme et défendant une liberté factice, celle des hommes infantilisés et serviles, la liberté selon le Diable.

" C'est Toi ? Toi ?

Ne dis rien, tais-Toi [...]

Pourquoi viens-Tu nous troubler ?

Car Tu nous troubles, Tu le sais bien. [...]

N'est-ce pas Toi qui, bien souvent, as dit :
JE VEUX FAIRE DE VOUS DES ÊTRES LIBRES.
Tu les as vus, Tes hommes libres...
Ah, cela nous a coûté cher,
Mais nous avons enfin accompli cette œuvre, en Ton nom.
Il nous a fallu quinze siècles de rude besogne
Pour établir cette liberté. [...]
Jamais les hommes ne se sont crus plus libres qu'à présent,
Après avoir humblement déposé leur liberté à nos pieds.
Ce fut là notre œuvre.
Est-ce cela que Tu voulais ?

Et le Captif se tait.

Un Grand Esprit T'a parlé dans le désert.
Les Écritures attestent qu'Il est venu Te tenter. Est-ce vrai ?
Pouvait-on dire rien de plus vrai que ce qu'Il a proclamé,
Dans les trois questions, dans les Trois Tentations que Tu as rejetées ? [...]
Rappelle-Toi la première question.
Sans l'exprimer, elle signifiait :
Tu désires aller au monde les mains vides,
Avec la promesse d'une liberté
Que, dans leur imbécillité et leur naturelle ignominie,
Les hommes ne peuvent pas comprendre,
Une liberté qui les emplît d'effroi.
Il n'y a rien de plus insupportable
Pour l'individu comme pour la société humaine que la liberté !
Tu vois les pierres dans ce désert brûlant et affreux ?
Change-les en pain
Et les hommes accourront sur Tes pas
Comme un troupeau docile et reconnaissant. [...]
Mais Tu n'as pas voulu priver les hommes de la liberté
Et Tu as rejeté le conseil du Tentateur en Te disant :
Que deviendrait la liberté, si l'obéissance pouvait s'acheter au prix du pain ? [...]
Et cependant cette question recelait un grand mystère du monde :
Si Tu avais changé les pierres en pain,
Tu aurais comblé le besoin éternel et universel de l'homme [...]
Tu aurais apaisé l'inquiétude de tous ceux qui s'interrogent :
Devant qui s'incliner ? [...]
Voilà la vérité.

Mais qu'en est-il advenu ?
Au lieu de dominer les hommes,
Tu as encore étendu leur liberté. [...]
Tu voulais que l'homme aimât librement
Afin qu'il pût Te suivre librement,
Séduit par ce qui émane de Toi. "

Je serais tentée, si je ne me réfrénais pas, de vous citer la légende entière, tant tout éclaire cette notion délicate de liberté à la lumière de notre foi.

Alors, que conclure ? Il ressort de tout cela que la liberté est indéniablement un fardeau pour l'homme. Lourde à assumer, difficile à exercer. Mais ce serait s'arrêter aux premières évidences. La liberté est la clef de notre paix. Car ce n'est qu'en aimant librement le Christ, sans contrainte, sans avoir besoin d'être subjugués par des pierres changées en pain, par des miracles, par une démonstration de force qui l'asservirait, que l'homme Le trouve véritablement. Ensuite, tout découle de là de façon limpide : notre Père nous parle et nous conseille sans relâche, pour peu que nous nous tournions vers Lui et que nous suivions Son fils. Dieu nous indique ce qui est bon. Où est, alors, cette épreuve du choix, si terrible ? Si nous le demandons, nous voyons avec discernement la voie à prendre. Nous n'y parvenons pas toujours, nous trébuchons, mais ce que nous faisons de bien, nous le faisons de nous-mêmes, et cela confère à nos actes une valeur supérieure.

La liberté est un apprentissage, qui, si nous avons confiance en Dieu et lorsque tous nos efforts s'appliquent à suivre le Christ, est plus léger chaque jour.

Lucile Chveder

Références des livres cités :

- Marina di Veza, Aldous Huxley, éd. Livre de Poche
- La Rate au court-bouillon, San Antonio, éd. Fleuve Noir
- La Légende du Grand Inquisiteur, extrait des Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski, éd. À Couteaux tirés, collection l'Insomniaque (à peine un peu plus de 3 euros, courez l'acheter !)

Quelle actualité pour les textes liturgiques ? Le sens de l'Exaltation de la Croix transmis par l'office

Que nous apportent les textes liturgiques entendus à l'église? Sources d'une grande richesse théologiques, ils peuvent aussi donner lieu à certaines interprétations discutables. C'est ce que nous allons tâcher de voir à travers l'exemple de l'Exaltation de la Croix.

Lorsque l'on est à l'église et que l'on prête une oreille attentive aux textes qui constituent l'office, on remarque qu'un grand nombre d'entre eux changent d'une fois sur l'autre, se rapportant à la fête ou au saint dont on fait mémoire ce jour-là. Ces textes ont en effet été écrit pour nous enseigner la signification de la fête ou nous faire connaître la vie du saint commémoré. Composées par des hommes d'église inspirés, les stichères¹ chantés au fil des vêpres et des matines contiennent un bagage théologique et spirituel fondamental.

Il nous arrive cependant parfois de nous dire que le sens de certains passages n'est plus recevable. On a le sentiment que le texte est daté, qu'il était justifié jadis en raison du contexte historique dans lequel il a été composé mais qu'aujourd'hui on ne voit pas bien ce qu'il peut nous apporter. Certaines formulations paraissent obscures, en raison d'un vocabulaire particulier qui ne facilite pas la compréhension, d'autres peuvent même nous sembler choquantes.

A l'écoute des textes qui se rapportent à la fête de l'Exaltation de la Croix (14 septembre) on reste parfois perplexe quand à la signification des stichères, censés nous éclairer sur le sens de la fête. Ne serait-ce que cette phrase contenue dans le tropaire² s'adressant au Seigneur : " Accorde à tes fidèles victoire sur les ennemis ". Pour tenter d'en éclairer le sens, on peut revenir au texte grec original dont la traduction littérale serait : " Accorde à l'empereur la victoire sur les barbares. " Voilà qui peut sembler doublement étonnant ! Le Seigneur enjoindrait-il un empereur qui n'existe plus à faire la guerre ? Non seulement cela est étranger à notre contexte historique mais cette signification va à l'encontre des préceptes de l'Evangile. L'atténuation de la formule dans la traduction " Accorde à tes fidèles victoire sur les ennemis " lui confère un sens plus acceptable mais aussi plus vague. Qui sont ces ennemis dont on nous parle ? Doit-on partir au combat alors que le Christ nous enseigne la paix et l'amour ? Tâchons d'observer de plus près les textes liturgiques pour tenter de comprendre le sens de cette fête qui - mal interprétée - risquerait de nous faire prendre la Croix pour un glaive...

Origine et signification historique de la fête

" Divin trésor caché en terre, la Croix de Celui qui donne la vie apparut dans les cieux au pieux empereur, montrant le signe spirituel de sa victoire sur les ennemis " nous apprend un stichère de Litie³, faisant référence à l'origine historique de la fête. Au début du III^e siècle, l'empereur Constantin marchant sur Rome vit en effet en songe le signe de la Croix dans le ciel et entendit ces paroles : " Par ce signe tu vaincras ". Ayant fait inscrire une croix sur les boucliers de ses soldats, il mit en fuite l'empereur Maxence et autorisa le culte chrétien dans son empire unifié. Lui et sa mère Héléne exhumèrent ensuite les reliques de la Croix à Jérusalem. La fête de l'Exaltation de la Croix fait donc référence à ces deux événements.

On trouve dans les stichères de Litie d'autres allusions historiques, qui ont cette fois trait à l'Ancien

Testament : " Moïse figurait d'avance, ô Christ, la vertu de Ta précieuse Croix, quand il mit en déroute Amalec son ennemi dans le désert du Sinaï. " Au cours de l'Exode, le peuple de Dieu eut en effet à livrer bataille contre Amalec, un chef ennemi. Perché au sommet d'une colline, Moïse assistait à la bataille en levant les bras en forme de croix. Dès qu'il les baissait, Amalec prenait le dessus, si bien qu'on vint lui soutenir les bras pour assurer la victoire d'Israël⁴. Le signe de la croix était donc déjà synonyme de victoire, préfigurant la bataille que le Christ allait livrer contre l'Enfer lors de sa mort sur le gibet.

" Josué fils de Noun traça d'avance mystiquement le signe de ta Croix, Sauveur, au temps jadis, lorsqu'il étendit les mains en forme de croix " précise un stichère des matines : de même que Moïse, Josué, qui menait le peuple hébreu parvenu en terre promise, conquiert une ville par le signe de la Croix⁵. La puissance victorieuse de la Croix est donc visible en de nombreuses occasions que les textes liturgiques nous rappellent. Mais qu'en est-il de nous aujourd'hui ?

" Nous, Sauveur, exaltant Ta Croix en ce jour, nous nous écrions : au peuple ami du Christ, accorde la victoire, comme tu as accordé le triomphe à Constantin. " Si Constantin avait pour but d'unifier son empire et de faire perdurer le Christianisme par sa victoire, de quelle victoire s'agit-il pour nous ?

La victoire du Christ sur la mort

Les " ennemis " dont parlent les stichères se définissent de façon ponctuelle dans certaines situations historiques : Amalec pour Moïse ou Maxence pour Constantin. Cependant, en aucun cas on ne saurait voir dans ces exhortations à la lutte un encouragement à toute forme de conquête politique ou religieuse : il ne s'agit pas de partir prendre d'assaut le tombeau du Christ comme ont voulu le faire les Croisés, ce que pourrait nous laisser croire une mauvaise interprétation des textes. Les demandes de victoire si nombreuses contenues dans les stichères se rapportent à l'ultime victoire remportée par le Christ sur l'enfer et il convient de se rappeler ce que représente la Croix, objet que l'on exalte, que l'on porte en triomphe notamment à la fin des vigiles de la fête où le prêtre la brandit en direction des quatre points cardinaux. C'est d'abord un instrument de torture sur lequel on attachait les malfaiteurs qui y subissaient une mort infamante. De cet objet peu sympathique en soi, le Christ va faire l'instrument de notre salut, le glaive de sa victoire sur la mort. " Ô Christ pour nous (tu) acceptas le jugement, les crachats, les fouets, le manteau de pourpre et la mise en croix " rappelle un stichère du Lucernaire. Cette mort sur la Croix endurée par le Christ est le signe de l'amour incroyable que Dieu porte à l'homme, ainsi que de son humilité qui l'a poussé jusqu'à un abaissement extrême, par lequel il a pu combattre le Diable tout en n'imposant pas sa victoire à l'homme, toujours libre de choisir. Le Christ nous appelle donc à s'unir à lui pour, avec son aide, ne pas succomber aux tentations des démons : " Possédant en (Ta Croix) une protection efficace, nous repoussons vigoureusement les phalanges diaboliques et (...) mettons en déroute les forces d'Amalec notre ennemi⁶. " Tous les textes de la fête insistent sur ce thème de la victoire contre le démon, seul ennemi véritable du genre humain contre lequel nous devons partir en croisade. Selon saint Paul, nous n'avons pas à livrer combat contre des ennemis de chair⁷. L'apôtre tempère ainsi toute interprétation des combats bibliques comme susceptibles de justifier une " guerre sainte ". La formule du tropaire " Accorde la victoire sur les ennemis " prend alors son sens réel, dès lors qu'elle est replacée dans une perspective de lutte spirituelle qui s'inscrit dans le combat du Christ.

Par cette approche succincte de la fête de la Croix, nous entrevoyons toute la richesse contenue dans les textes liturgiques mais aussi la difficulté d'en interpréter les termes qui peuvent parfois être perçus de façon ambiguë. Si un retour au texte original permet dans certains cas de lever l'am-

bigüité, il peut aussi nous plonger dans la plus grande confusion. Comment accéder à une interprétation convenable des textes liturgiques, susceptible de nous apporter un profit spirituel ? L'idéal serait de posséder une traduction commentée des textes, qui éclairerait les allusions historiques et bibliques, à laquelle on puisse faire référence lorsqu'un passage entendu à l'église nous semble obscur. Avis à nos traducteurs théologiens...

Olga Lossky

¹: Un stichère est une courte strophe le plus souvent chantée, que l'on trouve dans de nombreuses parties de l'office telles que le Lucernaire pendant les vêpres ou les Laudes durant les matines.

²: Un tropaire est une strophe particulière qui résume l'ensemble de la fête ou de la vie du saint.

³: La litie est un moment solennel des vêpres de fête où l'on se rend en procession jusqu'à l'entrée de l'Eglise pour y faire une supplication instante. " Litie " signifie " procession ".

⁴: Exode 17, 8-16.

⁵: Josué 8, 18-29.

⁶: Stichère de Litie

⁷: cf Eph 6, 12.

La nouvelle quête de Dieu

" Le troisième millénaire sera spirituel ou ne sera pas ", avait lancé Malraux. Cette prophétie serait-elle relayée par les media ? A défaut de véritable apologie de la religion y transparaît en effet une sincère interrogation à son propos. Mais au fait, si l'on sait que media signifie " moyen ", " intermédiaire ", nous, les chrétiens, ne sommes-nous pas aussi des media ?...

Flânons un peu ensemble du côté des kiosques et regardons ce qui s'y passe. Rien qu'en lisant les titres des journaux, on en apprend beaucoup sur notre société et ses changements.

Je suis allée voir de plus près un des ces magazines, j'emprunte le titre de mon article au Nouvel Observateur . Bien sûr il n'apparaît pas sous la forme interrogative.

Qu'est-ce qu'on y lit ? " Dieu est peut-être mal en point, la religion façon catéchisme-de-papa a peut-être du plomb dans l'aile, mais la religiosité, l'aspiration spirituelle, le besoin de magie, le goût du surnaturel et tout simplement le sens du sacré se portent, eux, comme un charme. " Et la journaliste de prouver son propos par des chiffres : " Sur l'ensemble de l'Europe, environ 30% des habitants pratiquent assidûment une religion et 7% sont athées. Le reste, c'est-à-dire près de deux tiers des Européens, les non-pratiquants et les sans-religion, sont le laboratoire vivant des nouvelles formes du croire. " Bien.

A partir de là, deux solutions se présentent : soit on laisse tomber le journal parce que,

bon, ce n'est pas notre problème, soit on va au fond des choses et on s'aperçoit que peut-être, nous, chrétiens, nous avons une responsabilité dans tout ça. On parle bien de Dieu,

de Celui qui est censé être au centre de nos vies. On nous dit qu'Il " perd du terrain ". Qu'est-ce que cela veut dire ? Mais non, Il est bien présent pour moi, je vais à l'église très souvent ou si je n'y vais pas, je sais quand même que Dieu existe et ça change tout. Bah oui, mais beaucoup ne le savent pas et aimeraient bien qu'on les mette sur la voie. Sortons de nos coquilles, ouvrons-nous aux autres, ils n'attendent que ça de nous entendre dire qu'on a trouvé Dieu, le seul et unique. Car ce n'est pas Dieu qui perd du terrain, c'est nous qui nous éloignons de Lui. Pourtant ce n'est pas faute de nous tendre la main.

D'accord, mais une fois qu'on a dit cela, que se passe-t-il ? Que doit-on faire ? Rester naturel et laisser Dieu pénétrer dans notre cœur en toute humilité. Il faut être conscient de ce qui se passe dans le monde, autour de nous, il faut prendre sur nous la souffrance de ceux qui sont éloignés du Christ et qui le cherchent désespérément. Au fond, c'est là notre devoir. Lisez à ce sujet l'extrait du livre Le sacrement de la guérison de Mgr Antoine Bloom qui se trouve dans ce journal, la phrase qui m'a le plus marquée est la suivante : " Suis-je chrétien ? Quelqu'un peut-il (...) sentir l'amour du Christ dans les battements de mon cœur ? " Cette question résume au fond notre " mission " : témoigner de l'amour de Dieu, aider les autres, en respectant leur liberté, à s'approcher de Dieu. Bien sûr, chacun est libre et Dieu rencontre chaque homme mais nous connaissons un moyen de faire vivre le Christ en nous, pourquoi garder ce secret?

Continuons l'article... Voici ce que la journaliste finit par nous asséner : " La nouvelle religiosité ne se contente plus de l'égoïsme du méditant enfermé dans son saison d'isolation. Elle veut changer le monde, manger autrement, produire autrement. " Il est intéressant de voir la manière dont nous sommes perçus. Ne nous apitoyons pas plus longtemps, partons en quête de nos frères qui attendent notre message d'amour et d'espoir. Que cet article marque la fin de notre tiédeur. N'ayons pas peur d'assumer notre Foi et de la faire connaître à ceux qui le veulent de tout cœur !

Clémentine Lacaille

1: N°2032, semaine du 16 au 22 octobre 2003
<http://www.nouvelobs.com/dossiers/p2032/a220602.html>

Tâches spirituelles de l'émigration russe

Il y a 80 ans, Nicolas Berdiaev définissait dans un fameux article " les tâches spirituelles de l'émigration russe ". Quelles étaient-elles et qu'en est il aujourd'hui?

En 1925 à Paris a débuté la publication de la revue philosophique et religieuse " Pout' " (Voie, revue religieuse russe) sous la rédaction du célèbre philosophe russe N. A. Berdiaev. Dans le premier numéro, paru en septembre 1925, la voie de cette revue a été définie par son rédacteur, dans l'article intitulé " les tâches spirituelles de l'émigration russe ".

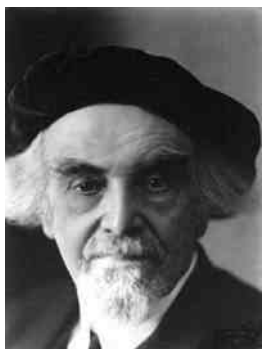
Près de 80 ans nous séparent de cette époque, celle de la parution des premiers numéros de la revue, celle de la fondation de l'Institut de Théologie et de la formation de l'ACER. Ayant parcouru un si long chemin, il est bon de se retourner, d'en regarder le début et de se souvenir des tâches qui s'imposaient à cette époque, de la perception qu'on en a alors eue et de la vision de la vie dans les premières années qui ont suivi l'émigration. A la lecture de cet article écrit en 1925, nous pouvons non seulement ressentir le courage de l'auteur, tourné vers l'avenir, mais en plus, grâce à nos connaissances quant au chemin parcouru, nous pouvons voir s'il s'est avéré tel que Berdiaev le voyait et le représentait et si les tâches évoquées par Berdiaev au début du chemin ont été accomplies ou sont en train de l'être.

Avant de définir les tâches futures de l'émigration russe, l'auteur nous donne la possibilité de réaliser et de ressentir ce qui est arrivé à bon nombre de Russes, qui certes par contrainte, mais indiscutablement par la volonté de Dieu, se sont retrouvés à l'étranger. Selon Berdiaev, la diaspora russe s'avérait être un phénomène historique exceptionnel. Des millions de gens se retrouvaient hors de leur patrie, représentant les diverses couches de la société et les différentes tranches d'âge, parmi lesquelles de nombreux jeunes qui ont connu la guerre civile. Au milieu de cette diaspora, on trouvait l'univers de la culture russe : des écrivains, des peintres, d'autres artistes, des savants qui s'avéraient inutiles à la Russie de cette époque, mais pas à l'éternelle Russie. La tragédie qu'ont vécu les Russes était immense. Pourtant, des Chrétiens ne peuvent pas considérer que ce qui leur arrive est accidentel et insensé. C'est pourquoi la diaspora russe avait aussi, sans aucun doute, un sens et un but. Ce n'étaient pas seulement les souffrances dues à l'expulsion de Russie qui étaient liées au phénomène de diaspora, mais aussi une mission positive.

Cette mission reposait avant tout sur les tâches spirituelles, dans le dépassement spirituel d'une relation de haine et de vengeance aux épreuves envoyées par Dieu. C'est précisément là que le devoir de chaque individu en tant que Chrétien dans le vrai sens du terme consistait à avoir confiance et à accepter la providence divine.

Les émigrés étaient, de fait, privés des plaisirs de la vie par décision divine. Ils " ont subi la dure école d'ascèse qu'ils avaient refusé de subir de leur propre volonté. " A travers tout cela, c'était la possibilité de " revenir à la vie spirituelle, à l'homme intérieur, d'aller plus loin et d'aimer plus l'autre monde que celui-ci " qui leur était offerte. Dans le passage par cette école de patience, passage à travers le repentir, au cours duquel on ne se considère pas sans péché et où on ne rejette pas tout mal et toute faute sur d'autres, c'est là que la relation chrétienne à la vie s'est exprimée. Il était impossible de se considérer sans faute et de se porter en faux contre les fautifs, restés en Russie, puisque la voie du renoncement à une vie chrétienne a commencé par tous ceux encore en Russie.

Dans la prise de conscience de son rôle et dans le repentir, Berdiaev propose d'accorder une grande place à l'activité religieuse, qui à son tour peut conduire à une action historique et sociale. Sachant cela, il serait important de rappeler que l'action sociale pour elle-même est



vaine et stérile si elle ne repose pas sur des fondements religieux, sur une évolution de l'esprit, sur la découverte de la force spirituelle. Berdiaev prédisait, qu'après une longue absence de la Patrie, la dispersion, la dénationalisation, la perte d'un lien avec la Russie, avec la terre et le peuple russes menaceraient l'émigration. Chacun pourrait se transformer en atome déraciné, s'occupant exclusivement de sa survie. C'est seulement dans une vie religieuse éprouvante et dans la fidélité à l'idée de la Russie qu'apparaissait une issue pour sa sauvegarde en tant que peuple russe un, lié au peuple de la Russie soviétique qui a gardé cette même idée.

Du point de vue de l'auteur, les processus qui se déroulaient en émigration n'avaient aucune signification en dehors du lien avec les processus en cours en Russie. Le dépassement de la séparation était envisagé comme une voie religieuse, spirituelle, dans la mesure où sur le plan politique, la rupture entre l'émigration et la Russie devenait de plus en plus profonde et où à l'intérieur de l'émigration, les tensions grandissaient. Il fallait donc chercher l'unité au niveau de l'église Orthodoxe. Ce serait seulement à travers l'Orthodoxie que l'émigration pourrait se ressentir en tant que peuple russe uni. L'unité nationale ne pouvait commencer que par une unité religieuse des deux parties du peuple russe.

C'est pourquoi la tâche de l'émigration russe se situait surtout dans le domaine de la culture spirituelle et dans la vie religieuse. La tâche consistait à promouvoir la culture religieuse russe et, dans la mesure du possible, à faciliter son développement ultérieur. A l'époque des crises et des bouleversements historiques dont les gens subissaient les conséquences dans les années 20, alors que les anciens fondements et la structures de la société avaient été détruits, une nouvelle vie devait commencer par la création d'un organisme spirituel du peuple, par la transformation et le renforcement de ses convictions religieuses.

L'année 1925 correspond au début de l'époque de l'émigration, dans laquelle se ressent et se vit ce lien pas encore brisé avec la Russie. Dans la Russie de l'après-révolution (Berdiaev associait cela aux années 1920, mais nous pouvons logiquement étendre cette acception jusqu'à aujourd'hui), tout devait se définir sur le plan religieux et par rapport aux convictions du peuple. Il serait utopique et illusoire de mettre au point des plans politiques et sociaux, tout en ignorant la psychologie de la société et du peuple, ni de l'instruction spirituelle ni de l'éducation des masses. Il était nécessaire de se préparer à ce travail spirituellement. C'est précisément à cette préparation qu'est liée la première tâche de l'émigration. C'est en effet à l'étranger, là où existait la possibilité d'accumuler en liberté des forces religieuses créatives en vue de la renaissance nationale et culturelle de la Russie à venir, que la culture spirituelle russe pouvait s'exprimer. De telles forces pouvait en particulier s'accumuler dans la jeunesse avide d'une nouvelle vie religieuse.

En 1925, la vie religieuse en Russie relevait de l'exploit et de l'héroïsme. C'est justement là que sont apparus des confesseurs et des martyrs, dans la mesure où le simple fait d'affirmer sa foi et sa liberté spirituelle était une forme de martyre. Selon les propres mots de Berdiaev, "il est permis à l'émigration, en passant à côté des martyrs, d'individus accomplissant un exploit, de vivre dignement, d'ôter son chapeau et d'incliner la tête vers le bas. " Mais ce qui était impossible en Russie à ce moment-là, en particulier la libre expression d'une pensée religieuse, philosophique ou scientifique, une littérature, des organes de presse ou une organisation de jeunesse chrétienne libres, toutes ces tâches incombaient à l'émigration. A ce sujet, l'auteur la mettait en garde face au danger de se considérer à tort séparée de la Russie en tant que nation, voire même " la seule nation authentiquement russe émigrée à l'étranger. "

La deuxième grande mission dont parle Berdiaev consiste à apporter l'orthodoxie au monde, aux autres peuples. Ce n'est pas un hasard si l'orthodoxie russe a été amenée à être en étroit contact avec les Chrétiens du monde Occidental. L'orthodoxie a un sens universel et ne peut

pas rester dans des cadres ethno-centrés, dans une situation d'isolement. Elle doit devenir forte, spirituelle, active dans le monde. Puisque dans leur vie; il est arrivé aux orthodoxes russes de vivre parmi des sans-dieu, des agnostiques ou des gens confessant autrement le christianisme du monde, différentes façons de s'impliquer étaient possibles.

D'abord, il était possible de rester renfermé, une sorte "d'épouvantail affirmant son Orthodoxie"; et se refusant à toute relation spirituelle. Une telle psychologie paraissait à Berdiaev complètement inadaptée à l'époque contemporaine. Elle détruisait la vie créative spirituelle.

D'un autre côté, il existait un risque de perte de son identité religieuse, de ses racines nationales et religieuses, de dissolution dans la vie occidentale. Ce cas de figure fut donc aussi écarté.

Le troisième cas de figure, le seul juste selon l'auteur, consistait à rester fidèle à sa foi, en étant conscient de sa signification, de sa portée universelle et à " rentrer, du plus profond de sa foi, en contact avec les Chrétiens d'Occident, collaborer avec eux, mettre en place des relations fraternelles plus étroites entre Chrétiens de toutes confessions ". C'est en cela que consistaient les nouvelles tâches auxquelles l'église Orthodoxe se trouvait confrontée. Dans le même temps s'est formée une nouvelle conception de l'âme orthodoxe, plus active, responsable, créative, plus courageuse. L'auteur voyait cette tâche comme une façon de " lutter pour la dignité et la liberté de l'esprit humain, pour l'image même de l'homme, maintenant piétinée" et d' " aspirer de toutes ses forces à la renaissance de la Russie, mais à sa renaissance dans la vérité du Christ ".

Ainsi, " et le peuple russe, et le monde entier avec une âpreté sans précédent se trouvaient face à une tâche ardue : comprendre jusqu'au bout avec sérieux le christianisme, l'accepter et le ressentir vraiment dans la vie, non seulement sur le plan individuel, mais aussi au niveau de la société. "

En conclusion, on peut se rappeler les paroles du Métropolitaine Antoine Sourojsky, qui en 1981, lors de l'une de ses discussions, se remémorait l'article autrefois écrit par Berdiaev. Vladyka faisait remarquer qu'en ces années difficiles, le propos de Berdiaev sur la diaspora " selon le sage et affectueux dessein de Dieu " était un propos " audacieux, courageux et juste ". Selon ses propres mots, " Dieu nous envoie là où l'on a besoin de lumière, d'amour, de paix, là où l'on a besoin de Sa présence ". Et Dieu nous a envoyés dans le monde pour que, du fond de la tragédie russe, personnelle et nationale, nous apportions foi, espoir et force. Nous vivons ici et autour de nous, le petit troupeau russe, se rassemble de plus en plus de monde. Pourquoi ? Parce que d'une certaine façon, incompréhensible, dirais-je, à travers nous, c'est la lumière du Christ qui leur parvient. Pour cette raison, réfléchissons à ce que nous pouvons faire, à cette contribution que nous pouvons apporter à ce pays, à cette communauté d'individus qui nous a acceptés, recueillis et à qui nous devons donner ce que nous avons de meilleur, de plus lumineux, de plus saint. L'Orthodoxie russe, qui nous est si chère, n'est pas notre propriété : c'est un don de Dieu et nous pouvons donner à tous, à chacun, une petite étincelle, un éclat de lumière de ce qui nous a été si généreusement donné, souvent bien peu utilisé, et ce sans effort de notre part. Ainsi, nous n'aurons rien ni personne à craindre. Nous donnerons de toute notre âme, de tout notre esprit, avec tout notre amour. Il s'avèrera que ce n'est pas nous qui donnons, mais Dieu ". Nous nous souviendrons qu'au centre de l'histoire du monde se tient le Christ.

Julia Plotnikova
(Traduction Alexandre Clément)

La conversion d'André Bloom

Le lundi 4 août 2003 nous quittait le métropolite Antoine de Souroge. Nous retranscrivons 2 courts textes qui nous ont marqués, après quelques notes sur sa vie pour ceux d'entre vous qui n'ont entendu ce nom que vaguement.

Il est né en Suisse en 1914 d'un père diplomate russe. à l'adolescence, alors qu'il habite à Paris il vit une expérience profonde de conversion que nous retranscrivons plus bas. Il devient ensuite médecin et s'engage dans la résistance. Il sera aussi un membre actif de l'ACER. Pendant la guerre il devient secrètement moine tout en continuant son activité de médecin.

Après la guerre, il devient prêtre, puis part pour la Grande-Bretagne où il devient rapidement évêque, puis archevêque et enfin métropolite. Il a littéralement fondé l'Église orthodoxe russe en Grande-Bretagne, convertissant des milliers de personnes dans le pays (et à travers le monde) par ses livres (comme "l'école de la prière") et par ses sermons. En particulier il sera connu en Russie pour ses émissions sur BBC international que beaucoup de gens écoutent en cachette.

Un journaliste anglais le qualifiera un jour de "voix chrétienne la plus puissante dans le pays". Cette forte personnalité lui permettra d'allier à une fidélité exemplaire au patriarcat de Moscou une indépendance politique totale même dans les années les plus difficiles du régime communiste.

A Genève en 1966 il participe à une rencontre œcuménique où il raconte sa conversion à l'adolescence. Nous en traduisons ici un extrait:

"Un jour, pendant le carême, j'étais alors membre d'une des organisations de jeunesse russe à Paris, un de nos animateurs vint vers moi et me dit: "Nous avons invité un prêtre pour vous parler, viens". Je répondis avec une indignation violente que je ne viendrais pas. Je n'allais pas à l'Eglise, je ne croyais pas en Dieu. Je ne voulais pas perdre mon temps.

Alors mon animateur m'expliqua que tous ceux de mon groupe avaient réagi exactement de cette manière, et que si personne ne venait nous serions couverts de honte car le prêtre viendrait et personne ne serait là pour l'écouter. Mon animateur était un homme sage. Il n'essaya pas de me convaincre que je devrais écouter attentivement ses mots et que peut-être j'y trouverais la vérité. "N'écoute pas", dit-il, "Je n'en ai rien à faire. Mais reste assis et sois juste présent physiquement". J'étais prêt à faire cet effort pour mon mouvement de jeunesse comme j'étais tout aussi prêt à exprimer toute mon indifférence envers Dieu et son représentant. Je m'assis donc pendant la conférence, mais avec une indignation et un dégoût croissant. L'homme qui nous parlait, comme je m'en rendit compte plus tard, était un grand homme, mais je n'étais alors pas capable de percevoir cette grandeur. J'avais seulement une vision du Christ et du christianisme qui me révoltait profondément. Lorsque la conférence fut terminée je rentrai en vitesse à la maison pour vérifier la véracité de ses propos. Je demandai à ma mère si elle avait un Evangile, parce que je voulais



Au centre, André Bloom
au camp de l'ACER

savoir si l'Évangile soutiendrait la monstrueuse impression que m'avait laissée cette conférence. Je n'attendais rien de bon de ma lecture, donc je comptais les chapitres des 4 Évangiles pour être sûr de lire le plus court, pour ne pas perdre du temps inutilement. C'est ainsi que je commençai à lire l'Évangile de Saint Marc.

Je ne sais pas comment vous dire ce qui s'est passé. Je vais essayer d'être concis et ceux d'entre vous qui ont connu des expériences similaires comprendront. Alors que je lisais le début de l'Évangile selon saint Marc, avant d'atteindre le troisième chapitre, je me rendis compte d'une présence. Je ne vis rien. Je n'entendis rien. Ce n'était pas une hallucination. C'était la simple certitude que le Seigneur se tenait là debout et que je me trouvais en la présence de Celui dont j'avais commencé à lire la vie avec une telle révolus ion et une telle mauvaise volonté.

Ce fut ma rencontre fondamentale et essentielle avec le Seigneur. A partir de là je sus que le Christ existait."

Redécouvrir le sens de l'expression " être chrétien "

Monseigneur Antoine nous questionne et place un miroir lucide en face de nous : sommes nous à la hauteur de cette affirmation banalement prononcée : " je suis chrétien " ? Prenons-nous toute la mesure de ce qualificatif ? Sommes-nous les dignes représentants de l'Amour tel que l'a incarné le Christ ?

" Nous nous disons chrétiens : " Je suis chrétien. " C'est ce que disaient les martyrs des premiers siècles du christianisme ; ces paroles, ils les prononçaient en témoignant que Dieu et le Christ leur étaient plus chers que la vie, et par ces paroles ils se livraient aux outrages, à la torture, à la mort. Ces paroles décidaient de leur destin. C'est à Antioche que les disciples du Sauveur reçurent le nom de chrétiens, non seulement à cause de leur appartenance à une nouvelle petite secte à peine connue et désireuse d'attirer l'attention sur elle, mais parce que les gens reconnaissaient en eux les disciples du Christ. Au cours des deux premiers siècles divers écrivains chrétiens s'adressèrent aux païens pour essayer de leur faire comprendre ce qu'était un chrétien ; ainsi, par exemple, Tertullien écrivit que ceux qui vivaient dans le voisinage d'une famille chrétienne ou d'une communauté chrétienne dont la taille à l'époque était réduite, disaient souvent : " Voyez comme ils s'aiment ! " Un amour vibrant, empreint de douceur et de lucidité, animé d'un esprit créateur, l'amour à l'intérieur d'un couple, entre deux familles, entre deux communautés, tel était le signe caractéristique des chrétiens de ce temps.

De nos jours il n'est pas possible d'en dire autant ; on ne voit pas, même au sein d'une famille, même au sein de la communauté la plus petite qui soit, pareil attachement. Si quelque amour subsiste malgré tout, il s'agit de ce sentiment commun, banal, répandu même chez les incroyants et les païens, un amour allant de soi, vital, relevant de la nature. Nous sommes bien loin de cet amour qu'a fait naître le miracle de notre régénération par l'Esprit Saint descendu sur nous.

Voilà encore pour nous un sujet de méditation. Il est terrible de penser que personne ne pourrait savoir que nous sommes chrétiens si nous ne le proclamons pas sur les toits, suscitant par là bien souvent de l'étonnement : un chrétien, c'est vraiment... cela ? A quoi cela sert-il d'être chrétien si rien ne nous distingue des autres ? Ni l'absence de peur

devant la souffrance, la maladie, le danger, la mort ; ni l'absence d'avidité à l'égard de ce que l'on peut recevoir ou arracher de la vie - c'est-à-dire aussi du prochain - en mettant en jeu son âme, son corps, ou les biens matériels ; ni l'amour, c'est-à-dire le refus de la froideur, de l'indifférence, de l'oubli ou d'une relation franchement hostile, voire d'une haine au vitriol tenace et douloureuse...

(...)

Chacun d'entre nous doit donc constamment se soumettre à la question : Suis-je chrétien ? Quelqu'un peut-il à travers moi reconnaître le visage du Christ, sentir l'amour du Christ dans les battements de mon cœur, connaître la sagesse et la justice de Dieu dans mes paroles et mes pensées, connaître les voies de Dieu dans mes actions, dans ma façon de me comporter envers la vie, envers chaque homme, envers Dieu ? "

Extrait de *Le Sacrement de la guérison*, Mgr Antoine Bloom

1923 PCHEROV - L'actualité du congrès fondateur de l'ACER

Voici un autre moment de l'histoire du mouvement avec cet article sur le Congrès qui s'est tenu à Pchérov en 1923 et qui est considéré comme le congrès fondateur du Mouvement ACER-PCXD hors de Russie (à l'étranger, za roubejom) devenu l'ACER-MJO.

Nota : les termes insérés entre "guillemets" sont issus des textes d'époque qui relatent ces faits.

En ce début d'octobre 1923, trente-trois jeunes étudiants rejoignent Pchérov, petite bourgade située près de Prague (actuellement en République Tchèque). Ce sont les délégués des différents cercles religieux de la jeunesse issue de l'émigration russe dont les grands centres sont à cette époque Prague, Belgrade et Sofia, et dont les plus petits centres, qui vont se développer par la suite, se situent en Lettonie, Estonie, Berlin et à Paris. Font partie des étudiants Sophie Zernoff et son frère Nicolas, J.Reitlinger (peintre de fresques dans plusieurs églises dont quelques unes à Paris), A.V.Obolenski (future Mère Blandine) et F.T. Pianoff.

Ils sont accompagnés des organisateurs "étrangers" dont D.Lawrie et G.G.Koulman (qui deviendra orthodoxe), délégués de la

FUACE (Fédération Universelle des Associations Chrétiennes d'Etudiants) et de YMCA (Young Men Christian Association). Ces organismes à dominante protestante, qui, après avoir activement participé à la renaissance religieuse en Russie avant 1914 et à la fondation des cercles religieux universitaires, ont ensuite apporté leur important soutien à l'émigration. Participent aussi A.N.Nikitine, Lev Lipérovski (médecin au camp de l'ACER, futur prêtre), V.F.Martsinovski qui étaient membres du Mouvement déjà en Russie.

Il y aussi plusieurs théologiens et philosophes russes, surnommés les "professeurs" : Basile.V. Zenkovsky (pédagogue, ministre des cultes en Ukraine en 1918 et futur prêtre), A.V.Kartachov, Novgorodsev, L.A.Zander, le

Père Serge Boulgakoff et Nicolas Berdiaev, ces deux derniers ayant été récemment expulsés par le régime bolchévique (en 1922) qui a " pioniérisé " 1 enfant sur 5 et dont la répression anti-religieuse a déjà fait de nombreux martyrs. Ces " professeurs " mettront leur vie durant leur immense talent au service de l'Orthodoxie et du Mouvement en particulier.

A la gare de Pchérov, tous se retrouvent en cette belle après-midi ensoleillée et rejoignent à pied à travers la campagne le pavillon de chasse (ancienne propriété des Habsbourg) où va se dérouler le premier congrès fédérateur des cercles religieux de l'émigration russe.

Voici quelques événements qui donnent le contexte dans lequel se déroule ce congrès

de 1923. En novembre 1921 à Sremskiy-Karlovtsy, près de Belgrade, se réunit la première Assemblée religieuse russe à l'étranger qui, sous les pressions politiques, aboutira en 1926 à la

division de l'église orthodoxe russe en émigration en deux " juridictions ". En avril 1922 à Pékin à la Conférence de la FUACE, la courte intervention de la délégation russe (15 sur 1000 participants) est ovationnée, Lev Lipérovski y expose en 4 minutes la situation tragique de l'église russe. La décision prise

d'organiser Pchérov fait de Pékin une " racine " du Mouvement aussi importante que Pchérov 1923 (V.Krylatov). Fin 1922, des centaines d'intellectuels sont expulsés par le régime bolchévique, plusieurs d'entre eux feront partie des " professeurs " du Mouvement.

Après l'installation dans les différents bâtiments du château, on passe rapidement aux préparatifs du congrès et des premiers offices, dont la Liturgie du lendemain matin. S'ajoutant aux difficultés d'organisation, quelques incidents " mystiques " perturbent le début du congrès. Le père Serge a égaré la clé des malles de l'église, l'unique chantre et futur higoumène Athanase fait une chute et perd conscience, etc... Mais bientôt, grâce à Dieu, la chaleureuse et discrète lueur des cierges illumine les

icônes de l'église, un chœur se forme et les prières du moleben s'élèvent soudant le groupe.

Les offices orthodoxes ne font pas partie du programme officiel du

congrès considérés comme une contrainte pour les autres confessions. Ils sont toutefois tolérés après avoir été négociés avec les organisateurs. La Liturgie commence donc à 6h du matin, et comme, dès le premier jour, tous les délégués y participent, le principe est reconduit et s'inscrit naturellement jusqu'à ce



La chapelle du congrès

jour dans le " programme " des congrès de l'ACER mais aussi des congrès orthodoxes. La Liturgie est suivie à 8h de l'office inter-confessionnel avec la prédication et des moments de méditation.

Rythmé et nourri par la Liturgie matinale quotidienne, le congrès se déroule sur sept jours autour des conférences, des ateliers et des réunions d'organisation. Trois conférenciers marquent fortement les délégués.

Tout d'abord, Nicolas Berdiaev fait, avec talent, la démonstration implacable de la nécessité d'avoir, pour les cercles orthodoxes, une démarche propre et réellement liturgique. Cette démarche s'oppose à la ligne inter-confessionnelle traditionnelle des cercles de l'YMCA jugée minimaliste au sens liturgique, et ouvre la voie au témoignage orthodoxe au sein des échanges œcuméniques. Cette conférence a d'ailleurs suscité au cours du congrès une redéfinition des relations entre le groupe russe et les organisateurs.

Le père Serge Boulgakoff a ensuite, par son inspiration, envoûté l'auditoire déjà captivée par la ferveur de sa prière lors des offices. Il a clairement exposé les missions du Mouvement : s'engager sur l'avenir de l'église orthodoxe en Russie et à l'étranger, prendre

conscience qu'une nouvelle époque eucharistique est arrivée et que l'orthodoxie orientale a une vocation " œcuménique " avec pour conséquence la recherche d'un nouveau mode de relations avec les chrétiens occidentaux.



Photo de groupe. Remarquez au centre avec un chapeau le père Serge Boulgakov

Le professeur Antoine Kartachov a renforcé sur les étudiants et sur les adultes l'effet produit par le père Serge en présentant un projet ambitieux d'établissement d'une société basée sur l'Orthodoxie. En

incitant les congressistes au déficit, à " porter au monde entier l'icône de l'Orthodoxie ", A.Kartachov lance un appel à vivre " dans l'Eglise et avec l'Eglise ".

Parlant de ces conférences, il faut revenir sur les deux types de cercles religieux qui cohabitaient aux débuts de l'émigration russe et que fréquentaient en majorité des orthodoxes. A cette époque, les cercles les plus nombreux sont les héritiers directs des cercles créés en Russie et qui, comme les cercles de Prague, s'attachaient à l'étude des écritures saintes (biblical studies) sur un mode non-confessionnel, sans référence à l'enseignement de l'Eglise pour la Foi et sans lien avec la hiérarchie religieuse, à l'image des cercles protestants. Les autres cercles, comme à Belgrade, mettaient en avant l'enseignement des Pères de l'Eglise dans la lec-

ture des saintes écritures et le rythme liturgique de l'Eglise orthodoxe qui a pleinement bénéficié des différents conciles. Ces derniers estimaient de plus que l'Eglise orthodoxe, qui n'a pas été impliquée dans les guerres de religions de l'Europe de l'Ouest, pouvait y apporter un regard neuf digne d'enrichir le dialogue entre chrétiens. Cette ligne " confessionnelle " orthodoxe, choisie à Pchérov par le Mouvement, a permis de développer des contacts fructueux au sein du mouvement œcuménique. C'est vers elle qu'ont progressivement convergé tous les cercles.

Deux évêques de l'église orthodoxe russe ont profondément marqué le congrès bien que n'étant pas intervenus en public. Le contact avec la jeunesse a été immédiat et l'on voyait des groupes se former tantôt autour de Mgr Serge de Prague, tantôt autour de Mgr Benjamin. Ce dernier avec son aisance naturelle a donné au congrès une dimension spirituelle unique, partageant son témoignage de la vie dans les monastères russes, des premiers martyrs russes et de ses rencontres, notamment avec Saint Jean de Kronsadt au début du siècle.

A la fin du congrès est décidée la création de l'Action Chrétienne des Etudiants Russes

(ACER) comme fédération des cercles d'étudiants à travers l'Europe. Un bureau est alors formé, composé des représentants de chaque pays, le choix de son président se porte sur B. Zenkovsky (qui le restera toute sa vie) et L.Lipérovsky est nommé secrétaire.



Session plénière

Le couronnement du Congrès ou la " Pentecôte " fut la Divine Liturgie du Dimanche et dernier jour du C o n g r è s . Préparée la veille par une confession générale qui se pour-

suivit jusqu'à 4 heures du matin par la confession individuelle de tous les participants, ce qui fut pour la plupart une redécouverte, cette Liturgie scella pour chacun leur engagement dans l'Eglise orthodoxe. L'idée de l'" ecclésialisation " de la vie (p.B. Zenkovsky) était lancée, en ce sens que rien dans la vie de l'homme (vie personnelle, familiale, sociale et dans son activité créatrice) n'est fermé à la Lumière Divine, à la Transfiguration. D'où le choix de la Présentation au Temple de la Mère de Dieu comme fête de notre Mouvement ACER-MJO, fête qui est devenue la dédicace de la paroisse du Mouvement à Paris. Et tous se séparent pour aborder leurs nouvelles tâches à accomplir mais aussi pour diffuser les nouvelles.

Ce congrès a été, pour de nombreux étudiants et adultes, par la clarté de ses offices, l'impli-

cation des évêques et l'immense talents des " professeurs ", la révélation du sens mystique et de la plénitude de l'Orthodoxie. Cela fût aussi un virage dans la vie du Mouvement l'enracinant clairement dans l'église orthodoxe. La dimension missionnaire du Mouvement s'est affirmée.

80 ans plus tard, les défis de Pchérov sont toujours d'actualité même si les formes du Mouvement ont été régulièrement renouvelées. Le Mouvement n'est pas un vase clos et beaucoup de personnes y ont participé, qui pour un an, qui pour 40 ans sinon plus. Apprenons à cultiver le potager qui nous est confié et n'hésitons pas à faire appel aux " professeurs ", aux pédagogues et aux adultes pour " enrichir " nos diverses activités au sein du Mouvement comme les spectacles, les cercles d'étudiants, les animations pour les

enfants. Depuis Pchérov nous avons vu les fruits abondants des " professeurs ", le père Serge Boulgakov, par exemple, dont plusieurs textes sont traduits en français et qui a guidé dans leurs travaux de nombreux théologiens comme le père Alexandre Schmemmann ou le père Alexis Kniazeff.

A Pchérov la question " **nous et l'Eglise** " a disparu au profit du nouveau thème radieux qui en appelle à la responsabilité de chacun: " **nous dans l'Eglise** ". Mais la dynamique du Mouvement nous entraîne plus loin vers la thématique " **en nous, l'Eglise** " ainsi que l'écrivait le Père Alexis Kniazeff, qui fut en particulier président de l'ACER et aumônier au camp d'été durant plus de 30 ans.

Daniel Cabagnols

Mosaïque de l'aigle au serpent chapitres 14 à 15

Bélisaire a découvert que son père s'emploie à enrayer la sédition Nika avec des patriciens proches de l'empereur, dont le général Bélisaire qui n'est autre que son oncle. Il s'agit maintenant pour le jeune mosaïste de retourner dans les égoûts, noyau de la sédition, en vue d'y démasquer l'instigateur des troubles. Bélisaire quitte son père et s'engage dans le passage secret du Stoudion qui mène à la rue. Nous retrouvons Bélisaire au moment où il quitte son père...

14. Pris au piège de ma propre bêtise

Je grimpe sans même avoir le loisir de me retourner une dernière fois, lève une trappe, ouvre une porte, monte des escaliers obscurs jusqu'à la pièce principale. Les quelques meubles y sont saupoudrés de poussière, les ouvertures ont été obstruées par de grandes planches. Je glisse un œil entre deux jointures. La rue est déserte. Au loin, on entend la rumeur des émeutiers qui pillent les faubourgs. Je glisse la clef dans la serrure, abaisse silencieusement la clenche et me faufile dehors.

Ce quartier là n'a pas encore dû subir la fièvre de la sédition car rien ne révèle la trace de combats, les rues semblent simplement endormies sous le soleil de l'après-midi.

Bon, il faut d'abord retrouver Nicéphore et Eudoxie, me dis-je. Ont-ils repris leur faction près du marché aux épices ? La place aux étales renversées n'est plus sillonnée que par des hordes de vrais mendiants, féroces comme des loups, qui retroussent leurs lèvres craquelées à mon approche.

Je erre quelques temps autour du monastère, sans grand succès. Là-haut, le soleil incurve sa course et commence à se fondre dans le halo rouge de l'incendie. Il n'est plus temps de muser, je renonce à trouver mes amis et me dirige vers la ruelle d'où nous avons atteint les égouts en compagnie de Face-de-Misère. Replonger dans ces dédales obscures ne me dit rien qui vaille...

Des pillards ont dû sévir depuis que nous avons émergé hier des entrailles de la ville car des portes éventrées gisent sur le pavé, ainsi que des planches, des coffres oubliés pendant la fuite, des pièces de vaisselle en terre brisée...

Tandis que je m'avance dans la rue, une bande débouche sur le pavé, les bras encombrés de butin. Les hommes crient, chantent, gueulent, leur face rouge frottée de vin et leurs prunelles pétillantes de quelque chose qui ressemble à la démence. Ils me jettent un regard mauvais qui me figent au milieu de la ruelle.

- Holà, petit, tu nous espionne ?

Je reste là, bouche ouverte, hébété, ayant aperçu l'éclat des lames dans leurs mains fébriles.

- La faim l'a rendu stupide.

Une fois la bande partie, je déchanté rapidement devant la dalle d'égout par laquelle j'avais cru pouvoir me faufiler : elle est impraticable, masquée par un amoncellement d'armoires, de charrettes, de pierres, qui a sans doute servi aux émeutiers pour se protéger de la garde impériale. Il ne me reste plus qu'à trouver une autre dalle.

Quelques rues plus loin, j'aperçois une plaque de bronze identique et l'espoir me ventile à nouveau le cœur.

Je bascule dans l'étroit boyau, comptant retrouver facilement mon chemin.

Voyons, me dis-je, ça ne doit pas être très sorcier. Les tunnels suivent la percée des rues en surface. J'ai tourné une fois à droite puis à gauche avant de rencontrer cette dalle d'égout.

À la troisième intersection il me faut me rendre à l'évidence : je suis perdu. Je crois toujours à la lueur de ma bougie reconnaître le tunnel emprunté hier à la suite de Face-de-Misère. Chaque fois je suis déçu. Chose plus grave, j'ai beau tourner et retourner dans les étroits boyaux, je ne rencontre aucune ouverture qui mène à la surface.

L'inquiétude cède peu à peu le pas à la panique. Mon pied affolé glisse sur la pierre humide et j'enfonce une jambe dans la rigole gluante qui me submerge jusqu'au genou. Une voix intérieure me traite d'imbécile. Non seulement je ne mènerai pas à bien la mission assignée par mon père, mais en plus je vais mourir là, dans la vase, bêtement, enfermé comme un rat. Un rat ! L'aversion pour ces horribles bestioles me submerge à nouveau. Je retire avec précipitation mon pied de la boue et jette de tous côtés des regards apeurés, attentif à rester dans le rond de lumière projeté par la maigre flamme de la bougie. Qui sait ce que cachent ces ténèbres opaques ? Ah, que ce cauchemar cesse et que je me réveille, suant, défait, sous la clarté généreuse du jour qui se répand à travers le vitrail de la chambre ! Mais l'humidité gluante qui grimpe le long de ma jambe jusqu'au cœur est bien réelle.

Je m'ébroue pour tenter d'échapper à cette torpeur morbide qui s'est emparée de mon esprit. Non ! je ne laisserai pas le découragement me gagner ! Je brandis ma bougie sous la voûte dans un signe de défi à l'intention des éventuels rats qui m'observent.

- Je n'ai pas peur de vous ! m'exclamé-je de toute la force de mes poumons pour me donner un peu de courage.

Alors, à travers les galeries, un son inarticulé parvient à mes oreilles, en réponse à mon cri.

- Oh ! Hé ! Je suis perdu ! crié-je, le cœur battant.

A nouveau la voix me répond, loin devant, vers la droite.

Sans plus me soucier des rats ni de la fange bourbeuse où s'enfoncent mes pieds, je me mets à courir au milieu du tunnel jusqu'à l'intersection suivante. La voix nette et claire provient de la droite. Je m'élançai à nouveau, mon cierge charbonnant fouetté par l'air de la course qui menace de l'éteindre. Les cris essoufflés que j'expulse sont à chaque fois renvoyés par la voix. Enfin, là, au bout du boyau, une gerbe de torches. Pour un peu, je les étreindrais, tous ces hommes regroupés dans le coude du couloir !

- Mais ça n'est pas Maximen ! s'exclame l'un d'eux. C'est un gamin. D'où viens-tu ?

- Perdu, j'étais perdu, expliqué-je, haletant. Je cherche... - j'hésite un instant - la grotte où on mange bien. Je suis déjà venu ici des tas de fois mais aujourd'hui mon entrée habituelle était bouchée.

- Continue tout droit puis à gauche, tu dévaleras dans la grotte, bougonne l'homme. Mais où cet imbécile de Maximen s'est-il encore fourré ?

Je m'éloigne d'un pas allègre et parvient sans encombre jusqu'à la vaste excavation.

Assis sur un rocher, j'observe les parties d'osselets. Plus de trace de l'orateur. Les esquilles d'os volent haut sous la voûte humide et moi je ne sais trop comment mener mon investigation.

Le temps passe.

Ici, dans les profondeurs de la ville, il n'y a pas d'heure. Le soleil s'est peut-être déjà estompé dans les lueurs de l'incendie.

Un cri perçant manque me jeter à bas de mon rocher :

- Bélisaire, il est là !

Les bras d'Eudoxie s'enroulent autour de moi telles deux tentacules.

- Arrête, tu l'étouffe !

Nicéphore vient me sauver de l'affection exubérante de sa sœur.

- Alors, on te croyais mort, raille Face-de-Misère qui avance par derrière sa tête écorchée.

Mmm, tu as pris un bain dans les égouts, à ce que je vois.

- Le général, tu l'as suivi ? halète Nicéphore d'impatience. On s'est élancé à ta suite mais tu avais disparu.

- Le général ? Non, rien à tenter de ce côté là, il habite une sombre mesure délabrée et j'ai pu fouiller sa cave, il n'y a même pas d'or. Il doit avoir une bonne cachette... Par contre, j'ai une autre idée, dis-je en jetant des regards appuyés à Face-de-Misère. Le " généreux bienfaiteur " qui dispense si largement ses richesses et nous couvre de cuisses de gigot, lui doit être cousu de nomismas de la tête aux pieds et si on parvenait à lui mettre la main dessus...

- Facile à dire, grommelle le mendiant tandis que Nicéphore cligne frénétiquement des paupières pour tenter d'y comprendre quelque chose. Seulement je te l'ai déjà dit, ses coffres doivent être bien gardés. Et puis nous, on ne l'a jamais vu, seulement ses sbires qui apportent à manger et des ordres...

- Très bien, il n'y a qu'à suivre les sbires... Tu sais où les trouver ?

Face-de-misère hausse les épaules d'un air dubitatif.

- A la citerne basilique, peut être, mais je ne crois vraiment pas que ce soit une bonne idée. Pourquoi ne pas plutôt profiter de l'émeute pour se faufiler dans une maison et en rafler les richesses ?

- Trop dangereux, rétorque Nicéphore qui semble avoir fini par comprendre où je voulais en venir.

Nous parvenons à convaincre Face-de-Misère de nous mener à la citerne basilique, près du forum de Constantin.

15. Une mystérieuse célébration

Je regagne la surface avec autant de félicité que si je revenais des enfers. La nuit est tombée, déjà. Une petite pluie fine et noire, coupante comme des éclats de verre, nous glace l'os.

J'ai peine à reconnaître la Mésé, cette artère si grouillante de vie trois jours auparavant qui ressemble maintenant à une allée funéraire. Nous nous frayons un passage entre les barricades de planches et de pierres, à la lueur des brasiers environnants.

Je rechigne un peu avant de pénétrer dans le tunnel au pied de l'aqueduc que nous indique Face-de-Misère. Heureusement, ici, les boyaux sont beaucoup plus larges et nous parvenons rapidement à l'immense citerne aux voûtes en berceau.

Là les rires moqueurs d'ivrognes et les parties d'osselet sont loin. Une foule grave est assemblée sur la plate-forme qui surplombe le réservoir monumental où il ne ferait pas bon plonger. On distingue sous la lumière des flambeaux des visages durs, des rictus d'hommes résignés, assemblés là comme pour une célébration clandestine. Les propos échangés à voix basse trahissent la conspiration. Demain l'empereur aura fui, demain Athanase prendra possession du Palais Sacré.

Pas de trace de notre orateur. Nous glissons silencieusement de groupes en groupes. Dans la profondeur d'une cape sombre, un coin de pourpre attire soudain mon attention. L'homme a ramené son capuchon sur la tête et on distingue mal son visage enfoui dans les profondeurs du tissu.

- Pas de doute, chuchote Nicéphore. Cette corpulence de barrique, ce timbre nasillard. Ce ne peut être que Copronios.

- On le connaît, c'est un riche patricien qu'on a déjà essayé de détrousser, dis-je à Face-de-Misère.

Le représentant des verts n'a pas l'air bien décidé à quitter la place. Un mouvement de tête fait glisser le capuchon et je vois ses lèvres molles mâcher des mots inintelligibles à cette distance.

Un barbon grisonnant à l'air presque respectable finit par nous interpeller, à nous voir ainsi attendre dans un coin :

- Oh les mêmes, vus n'avez rien à faire ici !

Face-de-misère prend une tête de cataclysme :

- On cherche à manger, m'sieur. Avec l'émeute, la mendicité va pas fort.

Le barbon nous fait digne de déguerpir et Eudoxie nous entraîne à sa suite, faisant mine d'o-

béir à l'injonction car Copronios s'éloigne à grand pas vers les conduits d'acheminement de l'eau.

Il emprunte le mince surplomb qui court le long de la paroi, son serviteur éclairant de sa torche la grande arche des voûtes.

- Allons, avance plus vite sans quoi on va nous attendre ! le houspille l'homme dont le pied énorme écrase toute la largeur du rebord.

Derrière, nous avons peine à suivre, tâtonnant dans l'ombre pour éviter de glisser. L'homme bifurque dans un conduit d'acheminement annexe beaucoup plus étroit. La tête me tourne de ces boyaux ténébreux, il me semble y avoir passé une bonne partie de mon existence tellement la nuit impénétrable qui y règne est pesante et étire chaque instant.

A mon grand soulagement, nous ne tardons guère à émerger dans un faubourg de la ville que je ne reconnais pas.

N'eût été l'aiguillonnement constant de Face-de-Misère fermant la marche, Eudoxie aurait abandonné la partie depuis longtemps.

- Ces courses folles vont-elles s'arrêter un jour ? se plaint-elle tandis que notre homme disparaît au coin de la rue avec son serviteur.

A dix pas devant nous, Nicéphore fait un geste d'impatience pour nous enjoindre à presser le pas. J'ai bien envie de dire à Eudoxie qu'elle aurait tranquillement pu rester au lit plutôt que de nous emboîter le pas mais la lassitude que je lis dans ses grands yeux fait mourir les reproches sur mes lèvres.

Nicéphore s'arrête au coin de la rue. La silhouette opulente de Copronios, éclairée par la torche, vient de s'engouffrer dans une maison à la façade mangée de lèpre. Le battant qui claque laisse entrevoir une cour où s'entassent des jarres ébréchées au milieu d'une herbe rare et jaune.

La face plate de l'homme s'encadre à intervalles réguliers dans les meurtrières d'une tour branlante, suivie par la mine chiffonnée de son serviteur.

Nous nous collons au mur et traversons la cour jusqu'à la porte. Le verrou ne pose pas de problème de conscience à Face-de-Misère qui fait une révérence en nous invitant à pénétrer dans l'ouverture béante.

- Brrr ! Ne comptez pas sur moi pour vous suivre dans ce trou à rats ! souffle Eudoxie.

Je tâtonne jusqu'à sa main et l'entraîne d'office à ma suite.

- Ca n'est pas le moment de reculer, ma vieille.

- Si on la laissait ici pour faire le gué ? Tu n'auras qu'à siffler pour prévenir si quelqu'un arrive, suggère Nicéphore.

- Quoi ? Toute seule dans cette grande salle toute noire ? D'ailleurs je ne sais même pas siffler...

Je mets fin aux réticences d'Eudoxie en m'engageant dans la coquille de l'escalier en vrilles.

Du sommet de la tour proviennent des murmures étranges, des accents de psalmodie.

- Ils font peut être un office d'intercession au saint patron des coups d'états.

L'odeur d'encens qui flotte dans l'escalier obscure pourrait bien donner raison à la remarque saugrenue de mon compagnon. Je m'arrête soudain, en équilibre sur une marche, et pose un doigt sur mes lèvres.

Devant moi, à quelques pas, un homme en arme, accolé à l'une des ouvertures, scrute la cour.

Le passage de Corponios a dû le distraire pendant que nous traversions la cour...

Face-de-Misère se faufile jusqu'à moi, hausse les épaules d'un air très calme, glisse derrière le garde, souple et silencieux comme un chat, pour venir lui sauter à la gorge. Le creux de son bras vient bâillonner l'homme qui pousse un râle convulsif. Avant qu'il n'ait pu se retourner pour s'arracher à l'emprise de Face-de-Misère qui ne pèse guère sur son dos, Nicéphore lui attrape les chevilles et le fait glisser sur les marches.

Une fois en bas, le garde est joliment assommé.

- Alors, quoi, vous êtes des amateurs ! chuchote Face-de-Misère en voyant nos visages consternés devant la tête sanglante de l'homme.

- Tout de même, on y est allé un peu fort, remarque Eudoxie qui n'a fait que nous regarder durant toute la manoeuvre.

On laisse le garde dans un coin de la grande salle, là où personne ne risque de se prendre les pieds dedans.

Tandis que ma main glisse le long du pilier central où s'enroule l'escalier, les psalmodies se font plus distinctes.

Le palier supérieur est percé de plusieurs ouvertures masquées par de lourdes tentures. Je coule un œil derrière celle qui est éclairée, d'où provient la voix gutturale récitant des invocations mystérieuses.

Le spectacle me fige de surprise.

C'est bien une célébration qui se déroule dans cette salle haute aux fenêtres obstruées par des panneaux de bois qui rendent l'éclat des lampes à huile invisible de l'extérieur.

Mais en place de l'autel que l'on s'attendrait à trouver dans un tel lieu se trouve une niche qui abrite une statue recouverte de tissus et d'ornements, les bras croisés sur la poitrine, le corps entouré de bandelettes. J'ai souvenir de cette composition pour l'avoir déjà vue sur une gravure ancienne, à l'école du Boucoléon.

- O toi qui parcours l'azur dans ta barque étincelante, toi fleuve fertile qui ensemence la Haute et la Basse Terre, toi astre rayonnant qui meurt pour renaître éternellement au jour, Amon-Ré aux vies innombrables...

L'homme qui psalmodie ces étranges prières a le crâne entièrement rasé et porte un simple pagne qui laisse son torse à nu. Il élève deux bras vigoureux vers la statue.

- Un culte d'Osiris, me souffle Nicéphore dans la nuque.

Je sens un tremblement courir sur mon échine : un édit de l'empereur punit de mort toute personne surprise en train d'assister à des pratiques païennes.

Corponios a fondu, non sans mal, sa corpulence de barrique dans l'assemblée massée derrière le célébrant. Il a ramené un pan de sa tunique sur la tête et je le reconnais à sa haute silhouette. Ils doivent bien être une vingtaine en tout à nous tourner le dos. Peut-être le " grand bienfaiteur " se trouve-t-il parmi eux, à quelques emfans seulement de la tenture...

- Horus, peseur d'âmes, passeur de vies, toi qui accompagne le long voyage...

Le prêtre continue sa litanie en brandissant un brûle-parfum d'où s'échappent de lourdes volutes. J'entends un glissement furtif dans mon dos.

Le mieux est de redescendre prudemment et d'attendre notre homme en bas, me dis-je. A l'instant où je me retourne pour faire signe à mes compagnons, un coup terrible vient me faucher

les jambes et je m'écroule, entraînant dans ma chute la tenture qui masquait l'ouverture. On me tire par les chevilles jusqu'à l'escalier et j'ai juste le temps d'apercevoir les adeptes d'Osiris tourner vers moi leur visage voilé dont on ne distingue que les yeux.

Le choc a beau avoir été très rude, la douleur qui me mange le corps tout entier tressautant sur les marches me fait garder conscience. Nous avons oublié de vérifier que le garde était convenablement assommé, songé-je en refermant les bras autour de mon crâne pour le protéger des aspérités de l'escalier où l'on me traîne.

Où m'emmène-t-on ainsi ? Où sont mes compagnons ? Vont-ils nous tuer pour avoir surpris leur culte interdit ? Vont-ils nous forcer à sacrifier à leurs dieux ? Les questions se bousculent dans ma tête au rythme des marches. Le sang perle à ma lèvre, sa saveur âcre me remplit de nausée.

Une fois en bas, on me charge à dos comme un vulgaire sac de pomme. Impossible de jouer des pieds et des coudes pour tenter de me dégager. Il me semble que nous descendons un nouvel escalier.

- Et voilà le quatrième ! annonce joyeusement mon porteur en me faisant basculer par dessus son épaule.

Je suis projeté contre les jambes de mes compagnons et reste un moment étourdi à terre avant de pouvoir me relever. Une main agrippe la mienne et je reconnais les doigts toujours froids d'Eudoxie. Une autre poigne plus énergique me redresse par l'épaule. Mes deux amis ne semblent pas avoir été traînés le long de l'escalier car leur visage n'accuse aucune marque de coups, seule une flamme de panique se tord au fond de leur pupille. Face-de-Misère, lui non plus, n'a pas de nouvelles cicatrices. Il tourne vers moi ses yeux de guingois où le reproche se mêle à la trouille :

- Merci pour tes idées, nous voilà dans de beaux draps, maintenant. D'ici à ce que les draps se transforment en linceuls...

Ses derniers mots se perdent dans le grincement de la porte. Une silhouette encapuchonnée descend les marches de pierre de la cave où l'on nous a précipité.

- Des gamins ! De vulgaires mendiants ! s'exclame l'homme en nous toisant et il me semble reconnaître l'inflexion de voix de l'orateur qui incitait la foule à la révolte.

Corponios profile sa silhouette énorme dans l'encadrement de la porte et Nicéphore tente de se faire tout petit derrière mon épaule. Pourvu qu'il ne le reconnaisse pas !

- Ce sont les gardes qui les ont trouvés, maître.

- Qu'est-ce que vous fichez ici ? tonne l'orateur.

- De l'or... à manger... bégaie Face-de-Misère dont je ne sais si le tremblement du menton est feint ou non.

Quant à moi, un noeud dans la gorge m'empêche de proférer la moindre parole.

- Tu n'obtiendras rien de cette racaille, maître, remarque Corponios qui s'est avancé.

Nicéphore se mord l'intérieur des joues pour se donner un air émacié et changer ainsi la forme de son visage. Mais les deux adeptes d'Osiris n'ont guère l'air de s'en soucier, ils échangent un regard éloquent et je sens le corps tremblant d'Eudoxie se resserrer contre moi.

- ...ils ont vu le sanctuaire. Je te laisse t'en occuper, conclut l'orateur en rajustant le pan de sa chlamyde contre son visage avant de remonter les marches.

Une lueur de satisfaction brille dans les yeux de Corponios tandis qu'il s'approche de nous.

- Et bien, je suis sûr que le factionnaire que vous avez si sauvagement traîné sur quatre étages

se fera un plaisir d'en finir avec vous... Sclépios !

Mais, au lieu de Sclépios, une silhouette sombre se présente à l'entrée de la cave. Une silhouette qui ne prend même pas la peine de descendre les marches.

- Laisse les aller... Pour l'heure nous avons mieux à faire que nous encombrer de la mort de ces gamins.

- Mais, monseigneur... Ils ont vu... ils peuvent nous dénoncer... argue l'homme qui a ployé ses épaules immenses à l'entrée de la silhouette.

- Nous dénoncer ? Mais demain à qui nous dénonceront-ils ? A l'empereur Athanase ? Allons, viens ! Le temps presse !

La silhouette disparaît sans que l'on ait pu rien en distinguer. Il me semble pourtant avoir aperçu des bandes dorées sur la chlamyde pourpre masquée par la cape mais ai-je rêvé ? Aucun détail ne laisse suggérer l'identité de cet homme, rien que cette voix pressée et impérieuse, coutumière aux injonctions.

Corponios a donné ordre au factionnaire de nous jeter dehors, l'ordre est scrupuleusement accompli.

Nous voici gisant sur le pavé mangé par la nuit, le corps encore parcouru de longs tremblements de frayeur.

- Maintenant, toi aussi on peut t'appeler Face-de-Misère, me fait remarquer Eudoxie en posant sur moi son regard de chouette surprise par le jour.

A SUIVRE. . .

Olga Lossky

e-courrier des lecteurs:
écrivez nous: secretariat@acer-mjo.org

Si vous avez raté les numéros précédents, vous pouvez les télécharger sur notre site internet:
www.acer-mjo.org, rubrique "biblio et liens"

Remarque importante: Ce journal est diffusé par l'ACER-MJO mais est destiné aux jeunes orthodoxes dans leur ensemble, qu'ils connaissent ou non notre mouvement. Merci de nous envoyer les coordonnées électroniques de toute personne potentiellement intéressée qui ne serait pas dans notre fichier. Si vous souhaitez rejoindre notre équipe de rédaction, écrivez-nous.

Participation à ce numéro: Clémentine Lacaille, Hildo Bos, Olga Lossky, Daniel Lossky, Cyrille Sollogoub, Daniel Cabagnols, Julia Plotnikova, Alexandre Clément, Lucile Chveder, Basile Arkhipoff.